

# *GÉOGRAPHIE MILITAIRE*

## VI

### ALGÉRIE et TUNISIE

Colonel NIOX

<b>Nb de pages :</b> 15	<b>Taille :</b>	<b>Date :</b> Décembre 2005
<b>Référence :</b> GÉOGRAPHIE MILITAIRE - ALGÉRIE et TUNISIE - 2ème édition - 1890		
<b>Auteurs :</b> Colonel NIOX		
<b>Chapitre :</b> SAHARA et EXPLORATIONS SAHARIENNES		
<b>Destinataires :</b> Visiteurs du site <a href="http://aj.garcia.free.fr">http://aj.garcia.free.fr</a>		
<b>Remarques</b>		
Merci pour vos encouragements à <a href="mailto:aj.garcia@free.fr">aj.garcia@free.fr</a>		

Plein écran



# Sommaire

<b>SAHARA et EXPLORATIONS SAHARIENNES</b>	<b>5</b>
Première expédition du colonel Flatters . . . . .	8
Deuxième expédition du colonel Flatters. . . . .	9



# SAHARA

et

## EXPLORATIONS

### SAHARIENNES.

---

Les grandes explorations<sup>1</sup> du centre de l'Afrique faites, de nos jours, par de hardis voyageurs, ont appelé l'attention de l'Europe sur ces immenses régions que l'on appelle Nigritie (Dhidi Ba) ou Soudan (Haousa).

Pour atteindre ce pays, où l'industrie et le commerce pourraient trouver, espère-t-on, de vastes marchés, les voyageurs sont ordinairement partis des côtes du Zanzibar, des hautes régions du Nil, ou des côtes de la Tripolitaine. Un autrichien, le Dr Lenz, est le seul européen qui ait réussi à se rendre du Maroc au Sénégal par Timbouctou (1880). Toutes les tentatives faites par des voyageurs partis du sud de l'Algérie ont échoué ou ont été arrêtées par un dénouement tragique.

Séduits par la grandeur de l'entreprise et trop portés à s'en dissimuler les difficultés, des hommes, considérables par leur situation, ont posé, il y a quelques années en France, le problème de la construction d'un chemin de fer transsaharien et ne l'ont point trouvé insoluble. On a dit que la distance d'Alger à Timbouctou n'était pas la moitié de celle qui sépare New-York de San Francisco, que les obstacles à franchir n'étaient pas plus considérables que ceux du centre de l'Amérique, et que les populations n'en étaient pas plus à craindre.

Partant de ces données un peu vagues, on résolut de commencer des études préliminaires, et l'on pensa pouvoir leur donner un caractère absolument pacifique. Dans ce but, on décida d'écarter l'élément militaire.

Une exception fut faite cependant pour la mission qui devait explorer le sud du Sahara de Constantine; tout en étant organisée par le ministère des travaux publics, le

<sup>1</sup>Voir les cartes et les notices : *Méditerranée et Nord de l'Afrique. - Afrique de l'Atlas Niox.*

commandement en fut confié au lieutenant-colonel Flatters, qui, ayant séjourné longtemps à Laghouat, avait eu des relations avec les tribus des Chambaâ et avait accueilli avec enthousiasme l'idée de se rendre au Soudan.

Il était certainement illusoire d'espérer que les bandes pillardes des Touareg et les autres nomades du Sud sauraient apprécier cette nuance de l'organisation civile des missions et rendraient hommage à la pensée pacifique et civilisatrice qui en inspirait les organisateurs.

Pour les populations du désert, tout Européen est un ennemi, et l'on ne peut s'en faire respecter qu'à la condition de s'en faire craindre.

Trois missions furent envoyées dans le sud de chacune des provinces :

La mission de la province d'Oran ne dépassa pas Tiout. Prévenue que des coureurs marocains battaient le pays, elle rétrograda.

Cette région avait déjà été visitée, en 1847, par le général Cavaignac, et la route en était connue. En 1860, le commandant Colonieu était même allé jusqu'au Gourara. De ce côté, aucune donnée nouvelle ne fut donc acquise.

La mission de la province d'Alger se rendit de Laghouat à Goléa par le Mzab et revint de Goléa à Biskra, directions également connues, mais qui furent plus particulièrement étudiées au point de vue technique de la construction d'une voie ferrée.

Elle constata que, dans les environs de Goléa, les areg n'avaient qu'une largeur de quelques kilomètres (1500 mètres même en un certain point), et que la construction d'une voie ferrée offrirait peu de difficultés <sup>2</sup>.

Enfin, la mission principale, sous la direction du colonel Flatters, s'organisa à Ouargla au mois de mars 1880.

Plusieurs voyageurs avaient déjà tenté de pénétrer chez les Touareg. En 1848, M. Ismaïl Bou Derba, interprète militaire, se rendit de Laghouat à Rhat <sup>3</sup>, et courut les plus grands dangers. C'était cependant un arabe instruit, très à hauteur de sa mission, et connaissant, autant qu'il était possible, les mœurs des nomades. Il n'échappa à la mort qu'en revenant à marches forcées de Rhat à Ouargla.

De 1850 à 1854, un allemand, Barth, était allé de Rhat, par Asiou et Agadès, à Sokoto et à Timbouctou.

En 1860 et en 1861, M. Duveyrier <sup>4</sup> alla de Ghadamès à Rhat, et, grâce à la protection du cheik Othman, chef targui qui joignait à une rare intelligence une influence qu'aucun homme n'eut après lui, il parcourut une grande partie du pays des Touareg du Nord et en rapporta de précieux renseignements.

Des tentatives pour renouer les relations commerciales avec le centre de l'Afrique, avaient été également faites par le gouvernement de l'Algérie.

En 1862, on envoya à Ghadamès, une mission (commandant Mircher et capitaine de

<sup>2</sup>Mission Choisy (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1881).

<sup>3</sup>Il serait, sans doute, préférable d'écrire *Ghat* et non *Rhat*, de même qu'on écrit Ghadamès; nous avons cru devoir cependant nous conformer, pour cette orthographe, aux habitudes reçues. Rien n'est plus difficile que de vouloir appliquer un principe d'une façon absolue.

<sup>4</sup>Duveyrier, *Les Touareg du Nord*.

Polignac), pour traiter avec les Touareg, qui se montraient alors fort bien disposés. Une convention fut signée ; quelques chefs touareg vinrent même à Paris, mais ce traité est toujours resté à l'état de lettre morte.

En 1864, un allemand, Rohlf, s'est rendu du Maroc à Tripoli, en passant près d'Insalah.

En 1869, Mlle Tinné, hollandaise, fut assassinée entre Mourzouk et Rhat.

En 1872, MM. Dourneaux-Duperré et Joubert, partis de Ghadamès pour pénétrer dans le pays des Hoggar, furent massacrés à 40 jours de Ghadamès.

Vers la même époque, M. Soleillet parvenait à Insalah, mais son voyage est resté à peu près stérile, même au point de vue géographique.

En 1874, trois français furent tués à quelque distance de Metlili. En 1876, un allemand, von Barry, partit de Rhat et poussa vers l'ouest ; mais le pays était en guerre. Il dut revenir précipitamment sur ses pas et mourut peu de temps après, empoisonné, présume-t-on.

En 1877, un français, M. Largeau s'était rendu à Ghadamès, puis il avait tenté d'aller au Touat, mais les gens d'Insalah l'avaient fait prévenir qu'ils le tueraient s'il poursuivait son projet, et ils s'étaient adressés d'autre part au sultan du Maroc, qui avait envoyé au gouverneur de l'Algérie une protestation assez déplaisante.

M. Largeau s'était arrêté dans la vallée de l'oued Mia, à peu près à hauteur de Goléa, à 125 kil. d'Ouargla.

A la même époque, M. Louis Say, officier de marine, avait remonté la vallée de l'oued Igharghar, jusqu'à Temassinin, zaouaïa de Sidi Moussa, en passant devant les tentes des Chambaâ dissidents.

Il avait eu de bons rapports avec Si Othman, chef des Touareg Ifoghas, qui était venu à Paris avec la mission Mircher.

C'étaient ces voyages que le colonel Flatters devait reprendre avec des moyens d'action plus importants et une caravane abondamment outillée, en s'efforçant de pénétrer jusqu'au pays des noirs.

**Les Touareg.** - Les grands espaces qui séparent le sud de l'Algérie du Soudan, sont le domaine des Touareg.

Les Touareg sont probablement d'origine berbère maîtres du désert, ils le dominent la lance au poing, le traversent en se jouant, au trot allongé de leurs mehara, faisant 120 kilomètres dans la journée.

Ils étendent leur domination des bords du Niger jusqu'au Sahara algérien et à la Tripolitaine ; on ignore où sont les entrepôts de leurs richesses, la résidence de leurs familles, et quelles routes y conduisent.

Au Soudan, ils font cultiver, dit-on, de grandes étendues par des esclaves noirs ; ce sont eux qui conduisent les caravanes du Soudan au Touat, du Touat à la Tripolitaine. Maintenant que les marchés de l'Algérie sont fermés à l'écoulement de la marchandise humaine, ces caravanes se dirigent naturellement vers les pays musulmans, le Maroc ou la Tripolitaine. On peut résumer ainsi l'état social de ces populations : une noblesse

guerrière, jalouse de ses privilèges, Djouad ou Ihaggaren, n'ayant d'autre respect que celui de la force, d'autre souci que la liberté ; une sorte de bourgeoisie, relativement nombreuse, représentée par les Amghad, inféodés et absolument dévoués à leurs seigneurs ; enfin, les esclaves, dont la situation est assez douce.

Les Djouad ont pour principale ressource les droits de péage qu'ils perçoivent sur les caravanes ; moyennant cette redevance, les caravanes s'assurent la protection des chefs pendant la traversée de leur territoire, mais ceux-ci ne se font pas scrupule de les attaquer et de les dévaliser dès qu'elles sont sur le territoire voisin.

Les Touareg n'ont pas de chevaux. Leurs armes ordinaires sont la lance, le sabre, une sorte de poignard à large lame, et le fusil. Ils portent, pour se garantir du sable, un voile noir sur la figure, et ne le quittent jamais.

Leurs femmes ont au contraire le visage découvert.

Les Touareg sont divisés en un grand nombre de tribus qui forment quatre groupes principaux que l'on distingue en Touareg du Nord et Touareg du Sud.

Les Touareg du Nord comprennent les **Azdjer** ou Azgar, à l'est, et les **Ahaggar** ou Hoggar, à l'ouest. Les Touareg du Sud comprennent les **Kel Oûi**, qui vivent autour des montagnes de l'Air, et les **Aouélimiden**, qui parcourent le pays entre le Maroc et le Niger.

Les Azdjer reconnaissent une sorte de suzeraineté du pacha de Tripoli, qui, en 1875, a fait occuper Rhat par un poste turc.

Les Ahaggar, au contraire, se rattachent aux centres religieux du Maroc, c'est-à-dire qu'au Touat et à l'ouest, on fait la prière du vendredi au nom du sultan du Maroc, tandis que, chez les Azdjer et à l'est, on la fait au nom du sultan de Constantinople.

Ces diverses fractions n'ont aucune liaison entre elles ; les chefs ne jouissent que d'un pouvoir limité et fort éphémère ; ils ne se croient nullement liés par les conventions faites avec leurs prédécesseurs. Ils sont continuellement en guerre les uns contre les autres, particulièrement les Ahaggar et les Azdjer.

Ce sont les chefs des Azdjer qui accueillirent et protégèrent M. Duveyrier pendant son voyage ; mais, en 1874 et en 1876, ils avaient subi plusieurs défaites ; aussi leur puissance était-elle bien déchuë lorsque commença l'expédition du colonel Flatters, qui comptait sur leurs sympathies.

## Première expédition du colonel Flatters.

- Le 5 mars 1880, le colonel Flatters partit d'Ouargla<sup>5</sup>. Il dépassa Temassinin (469 kil.), zaouïa de Sidi Moussa, dont le tombeau est à côté, et poussa, à 6 jours de marche, 264 kil. plus loin, dans la direction de Rhat, jusqu'au lac Menkhoug<sup>6</sup>. Son but n'était

<sup>5</sup>Cette mission se composait de 10 membres formant le personnel scientifique, 15 ordonnances français, 30 indigènes d'escorte, 60 chameliers, 14 chevaux, 250 chameaux. Le convoi portait 4 mois de vivres et 10 jours d'eau. - Voir : *Exploration du Sahara et les deux missions du lieutenant-colonel Flatters*, par le lieutenant-colonel Derrécaigaix (*Bull. de la Société de Géographie*).

<sup>6</sup>Le lac Menkhoug (26° 25' lat. nord ; 5° 35' long. est : alt. 840 m. Température + 32° . Environ 500



pas d'aller à Rhat, mais, au contraire, d'appuyer plus à l'ouest. Ses guides chambaâ mettaient cependant une grande insistance à ne pas se rapprocher du Touat, et, malgré ses efforts, il ne pouvait entrer en relations avec les chefs Touareg. Étant donnée l'impossibilité de les rencontrer, et la saison s'avancant, la mission revint sur ses pas (21 avril).

## Deuxième expédition du colonel Flatters.

- Le colonel Flatters repartit d'Ouargla au mois de décembre 1880, avec une nouvelle mission <sup>7</sup>, en se dirigeant par la vallée de l'oued Mia sur Insalah par Hassi Inifel (alt. 305m), à 170 kilomètres sud-est de Goléa.

A partir de ce point, la mission remonta la vallée de l'oued Insokki jusqu'à Hassi Insokki (alt. 415m).

On fut alors encore obligé par les guides à incliner à l'est pour éviter le Touat. On passa par Hassi Messeghen <sup>8</sup>, sur la route d'In-salah à Ghadamès, suivie par Rohlf's en 1864, et ordinairement pratiquée par les pèlerins de la Mecque ; on rejoignit à Amguid la vallée de l'Igharghar à travers un affreux pays sans eau. Les dernières nouvelles que l'on reçut du colonel Flatters étaient datées du 29 janvier 1881, d'Inziman Tighsin, point voisin de la sebkha d'Amadghor, à 25° 30' de latitude nord.

Quelque temps après, on apprenait que la mission avait été traîtreusement attaquée par les Touareg au puits d'el-Gharama (environ 23° lat. nord).

Les renseignements recueillis près des quelques hommes qui revinrent successivement, permirent de reconstituer les derniers et navrants épisodes de ce drame <sup>9</sup>.

Le camp avait été établi à environ 18 kilomètres du puits. Le colonel Flatters et trois des membres de la mission s'étaient rendus au puits. Ils avaient été surpris et massacrés. Les chameaux avaient été enlevés, les guides avaient disparu, et une dizaine d'hommes avaient été tués en combattant.

Il restait 56 hommes, dont 1 officier, M. le lieutenant de Dianous. Ils reprirent aussitôt la route d'Ouargla, sans vivres, sans moyens de transport, épuisés de fatigues et de privations. Épiés par les Touareg, qui massacrent les hommes isolés, plusieurs succombent dès les premiers jours. D'autres sont rendus presque fous par des dattes empoisonnées que leur vendent quelques Touareg. Il faut livrer combat à Amguid ; M. de Dianous et plusieurs hommes sont tués ; M. l'ingénieur Santin et d'autres ont disparu. Il reste 31 hommes sous la direction du maréchal des logis Pobéguin. Malade, incapable de marcher, mètres de côté, 4 à 5 mètres de profondeur. Eau très bonne. Nombreux poissons.

<sup>7</sup>Cette deuxième mission comprenait 7 membres, 2 sous-officiers, 2 ordonnances français, 47 tirailleurs indigènes, 31 Arabes des tribus, 7 guides chambaâ et 1 mokaddem de l'ordre de Tedjini ; total, 97 personnes, 280 chameaux portant 4 mois de vivres et 8 jours d'eau. On emmenait 3 juments destinées à être données en présent. L'absence de chevaux motivée par la difficulté de transporter leur nourriture, était une cause de faiblesse qui eut les conséquences les plus graves.

<sup>8</sup>Hassi Messeghen, à 670 kil. d'Ouargla, 28° lat. nord, 2° long. est ; alt. 365 m. Amguid, 26° lat. nord, 3° long. est ; alt. 595 m.

<sup>9</sup>Capitaine Bernard, *Deuxième mission Flatters* ; historique et rapport rédigés au service central des affaires indigènes. Alger, 1882.

n'exerçant plus qu'une autorité insuffisante, la désunion se met dans sa petite troupe. Quelques-uns s'enfuient avec trois des chameaux sur les quatre qui restaient. On ne mange plus que des débris d'animaux morts, trouvés sur la route. Quelques hommes meurent de faim. Des discussions s'élèvent parmi ces malheureux, ils s'entretuent et se nourrissent de la chair de ceux qui sont tués. Pobéguin mourant est achevé.

Enfin, le 1er avril, 12 hommes, les derniers survivants, arrivent à Messeghen. Ils y furent recueillis par des cavaliers du maghzen d'Ouargla, où la nouvelle du désastre de la mission avait été apportée, quelques jours avant, par quatre des hommes qui en faisaient partie.

Plusieurs hommes isolés, qui avaient échappé au massacre, revinrent longtemps après par Ghadamès, par Tripoli, et par le Gourara.

Ce désastre pouvait être prévu ; les lettres reçues du chef des Ahaggar avant le départ étaient presque menaçantes, et l'organisation d'une mission, trop faiblement constituée au point de vue militaire, avait, avec raison, inspiré à beaucoup de personnes, et au colonel Flatters lui-même, des craintes qui n'étaient que trop justifiées.

Cependant, trop confiant dans des guides qui le trahissaient, il était tombé dans le piège qu'on lui avait tendu. En fractionnant sa caravane et en se séparant d'elle, il avait négligé les mesures de précaution les plus essentielles.

La nouvelle de ce malheur se répandit avec une étonnante rapidité dans tout le Sud. Les premiers bruits en furent apportés par le Sud-Oranais ; presque simultanément le consul de France à Tripoli en était informé par Rhat et par Ghadamès.

Des missionnaires français se rendant de Ghadamès à Rhat furent massacrés quelques semaines plus tard, et il fallut supprimer les missions religieuses de ces deux villes<sup>10</sup>.

Le prestige de la puissance française, fort compromis par cet insuccès, ne pourra être rétabli que par un châtement difficile à infliger. Il ne serait pas impossible de tirer parti des haines qui divisent les populations du désert et d'organiser de fortes expéditions exclusivement indigènes, des djich ou harka, avec les Chambaâ, les Larbaâ, les Oulad Nayl, pour les lancer en razzia sur le Touat et contre les Touareg ; mais les conséquences de ces expéditions seraient absolument stériles au point de vue de l'extension de notre influence, de notre autorité, et de nos relations. On s'est demandé s'il n'y aurait pas mieux à faire ; s'il n'y aurait pas lieu de reprendre tôt ou tard une opération militaire régulièrement organisée, et qui, en établissant d'une manière durable notre autorité dans le Sahara, ouvrirait, pour l'avenir de notre expansion, les routes du Soudan.

On ne peut dire que cette entreprise soit irréalisable ; la supériorité de notre armement en assurerait facilement le succès militaire, et des précautions bien prises permettraient le ravitaillement de colonnes auxquelles il ne serait pas nécessaire de donner un effectif très élevé<sup>11</sup>.

La principale question à poser est une question d'opportunité.

<sup>10</sup>La liste nécrologique n'est pas close : en 1886, le lieutenant Palat fut assassiné au Touat, près des oasis de Timmi ; en 1889, M. Doulz périt de même au Touat, près d'Akebli.

<sup>11</sup>Voir : *La Conquête pacifique de l'Intérieur africain*, par le général Philebert. - Paris, Leroux, 1889.

**Pays des Touareg.** -Le pays des Touareg, c'est-à-dire la région comprise entre le Sahara algérien et Timbouctou, n'est connu que par des renseignements encore insuffisants.

Elle est encadrée, à l'ouest, par l'itinéraire de René Caillié, de Timbouctou au Tafilet (1828) ; à l'est, par celui du docteur Barth, de Rhat à Tin Telloust et Sokoto (1854) ; au nord, elle est traversée, de l'ouest à l'est, par les itinéraires de Rohlf's, du Tafilet par Insalah à Ghadamès (1864), et par ceux de Duveyrier, de Ghadamès à Rhat (1861). Enfin, les itinéraires des deux expéditions Flatters la pénètrent entre Insalah et Rhat, jusqu'au 23° de latitude.

La ligne de partage entre le versant nord ou méditerranéen et le versant sud, bassin du Niger et du lac Tchad, paraît être formée par une suite de hauteurs appelées :

- Plateau d'Azdjer, au sud de Rhat (vers 24° lat. N.), ayant de 12 à 1500m d'altitude ;
- **Tassili du nord**, Djebel ou **Plateau d'Ahaggar**, Djebel ou **Plateau de Mouydir** au sud d'Insalah ;
- **Plateau de Tedmaïd**, au nord d'Insalah.

Les montagnes du **Ahaggar** forment la région la plus élevée de la ceinture méridionale du Sahara. D'après les renseignements recueillis par Barth et par Duveyrier, les vallées alimentées par les réservoirs de ces hautes montagnes, qui conservent de la neige pendant deux ou trois mois, se continuent, vers le nord, par l'oued Igharghar, dont les sources sont ainsi à 1000 kil. de l'Oued-Righ, que l'on peut considérer, pour ainsi dire, comme son delta souterrain. Ces hautes vallées sont relativement riches en pâturages. Les centres de population principaux sont Idelès, agglomération de 50 à 60 maisons, sur l'oued Igharghar, et, à une marche et demie plus au sud, Tazerouk, sur le versant du lac Tchad.

A l'est d'Idelès, entre le djebel Ahaggar et le Tasili, se trouve la grande saline de la sebkha d'Amadghor, qui a une étendue d'un jour de marche (25 à 30 kil.), et où venaient autrefois s'approvisionner les nomades du Sahara et les marchands du Soudan. Les uns et les autres s'y réunissaient à certaines époques, et il s'y tenait une sorte de grande foire d'échange.

La sebkha d'**Amadghor** a dû être autrefois un lac intérieur, duquel sortait, vers le nord, un grand fleuve, l'oued **Igharghar**. A quelque distance et symétriquement, descend, vers le sud, la vallée de l'oued Tin Tarabia, un des grands tributaires du bas Niger, dans laquelle se trouve le puits de Gharama, lieu de massacre de la mission Flatters. Ce puits est à 250 kilomètres des puits d'Asiou, qui sont sur la route du lac Tchad (itinéraire suivi par Barth).

Le colonel Flatters était donc bien sur la direction la plus courte pour atteindre, soit le lac Tchad, soit le Niger inférieur, et à peu de distance de la limite nord des pluies tropicales.

Dans les hautes vallées des tributaires de l'oued Igharghar, on trouve en toutes saisons des points ou des flaques d'eau. appelés *aghelachen*.

Près de Temassinin, où passe la route d'Insalah à Ghadamès, aboutissent (r. d.) les vallées des **Ighargharen**, qui descendent du versant nord du Tasili, et par lesquelles on

remonte vers Rhat ; on y rencontre également des points d'eau.

On peut donc admettre que, dans toutes ces vallées, on trouverait des nappes artésiennes et que des forages fourniraient les eaux nécessaires à la création de postes fixes et même d'oasis.

Le point d'Amguid (itinéraire Flatters) serait indiqué, dans cette hypothèse, comme poste de liaison entre Insalah, Ghadamès, Rhat, Timissao sur la route de Timbouctou, Bir Asiou sur la route du lac Tchad.

**Routes du Touat.** - Les eaux de la région de Tedmaït, qui est au nord des bas-fonds du Touat et du Tidikelt, se réunissent, pour la plupart, dans la vallée de l'**oued Mia**, qui trace la route d'Ouargla à Insalah, mais la route la plus facile pour se rendre au Touat est jalonnée par la ligne des oasis de l'oued Saoura, dont les têtes sont l'oued Guir et l'oued Zousfana de Figuig <sup>12</sup> ; on compte 15 journées de Figuig à Timmi, oasis principale du Touat.

Cette route a été suivie par Rohlf's ; on y trouve de l'eau et des ressources à chaque jour de marche, mais les habitants des oasis rançonnent ou pillent les caravanes trop faibles ; aussi, pour éviter le danger, celles-ci préfèrent-elles traverser les areg, où cependant elles ne trouvent pas d'eau.

Insalah et Figuig sont les deux foyers où s'entretiennent activement les sentiments de la haine musulmane contre les chrétiens. On doit comprendre combien cette attitude paraît froissante aux officiers qui commandent à quelques lieues de distance, et quel serait leur désir de planter le drapeau français au milieu de ces insolentes populations. De loin, on juge plus froidement ; on pèse les inconvénients de ces expéditions d'aventure, et l'on retient le mieux possible l'ardeur des avant-gardes. On peut prévoir cependant que, dans un temps donné, nous serons fatalement entraînés à vouloir modifier cette situation et sonder cet inconnu. La seule voie française vers le Soudan, dit le général de Colomb, est celle qui, partant des ksour des Oulad Sidi Cheikh, est jalonnée par le Gourara et le Touat. Sur cette route, à 12 ou 15 jours de marche, le premier groupe d'oasis est celui du Gourara.

Les caravanes de l'Algérie qui se rendent au Gourara et au Touat se réunissent à el-Abiod ; elles sont ordinairement constituées de trois groupes principaux qui arrivent par trois directions :

1. Les Laghouat du Ksel et les gens du Djebel-Amour ;
2. Les Harar, les Oulad Ziad, et les Trafi ;
3. Les Hamian.

Les voyageurs, après avoir fait leurs dévotions à la koubba de Sidi Cheikh et cherché, par leurs offrandes, à se le rendre favorable, partent au commencement de décembre. Le voyage dure en moyenne 65 jours jusqu'au retour.

La caravane, marche réunie jusqu'à Mengoub, en se faisant protéger par les goums contre les attaques des pillards. Au delà, commencent les areg et les dangers sont moins

<sup>12</sup>Voir le *Sud-Oranais*

grands ; on se fractionne alors sous trois directions jalonnées par de rares puits, pour pouvoir marcher plus facilement et trouver une plus grande quantité d'eau, et l'on se réunit de nouveau à Sidi Mansour, après 11 jours de marche.

Au retour, des cavaliers envoyés en avant préviennent du jour où la caravane sortira des areg, et les goums des tribus se portent au-devant d'elle pour l'escorter comme au départ.

Les caravanes emportent, pour les échanges, des moutons, des laines, du blé, de l'orge, des graines et un peu d'argent monnayé. Dans leurs chargements, on ne trouve aucun produit de l'industrie européenne, à part quelques objets de ménage en fer battu. Les échanges se font au Gourara, et, suivant les cas et le prix des dattes, des fractions s'avancent plus au sud, dans les oasis du Touat et jusqu'à Insalah <sup>13</sup>.

**Gourara.** - Le groupe des oasis du Gourara s'étend du nord-est au sud-ouest, sur une grande surface occupée en partie par une sebkha sur la rive de laquelle s'élèvent les ksour. Ils sont divisés en neuf districts. Le commandant Colonieu a visité le Gourara en 1860.

**Timimoun** est l'oasis la plus importante. Dans l'enceinte se trouve une forte kasba. Oulad Saïd est, après Timimoun, le principal marché. Le Gourara produit des dattes en abondance ; on y cultive aussi des figuiers, la vigne, les amandiers, un arbuste toujours vert, appelé keranka, dont le bois sert à faire le charbon, un peu de blé, et des légumes. Les habitants sont sédentaires ; cependant les Meharza, auxquels le voisinage des areg offre quelques ressources en pâturages, ont des chameaux, des chevaux, et des moutons avec lesquels ils voyagent autour de Tabelkousa. Partout ailleurs ces animaux sont fort rares. En dehors des oasis, le pays est d'une aridité extrême.

Au sud du Gourara la route est ainsi jalonnée ; Oasis de Soua, 12 ksour habités par des marabouts ; Oasis de Derhamcha, 4 ksour. Les Soua et les Derhamcha sont sédentaires ; ils n'ont ni moutons, ni chevaux, ni chameaux ; Oasis de Tsabit, 7 ksour ; Oasis de Sba et de Gerara, 2 ksour misérables ; Oasis de Bouda, 11 ksour en deux districts sur la rive gauche de l'oued Messaoud, qui s'appelle plus en amont oued Saoura, et, plus en aval, oued Touat. C'est là que viennent aboutir les routes de l'oued Dra, du Tafilalet, et de Figuig ; Oasis de **Timmi**, 40 ksour. C'est le carrefour du Touat. C'est là que se réunissent toutes les routes du nord, de l'est, et de l'ouest. La capitale est Adghar, divisée en 17 quartiers, avec de grands caravansérails où les caravanes sont pendant trois jours nourries aux frais de la djemaâ. C'est dans les environs que le lieutenant Palat fut tué

<sup>13</sup>La caravane des Trafi, partie d'el-Abiod le 6 décembre 1880, comprenait : 4,332 hommes à pied, 37 cavaliers, 566 femmes, 348 enfants, 6,065 chameaux, 4,844 moutons. Elle a rapporté : 1268 quintaux de dattes, des épices, du tabac, et une certaine quantité de paniers et de plateaux en palme et en alfa. Le bénéfice réalisé a été de 50 francs, de 100 francs, et de 200 francs par chameau, selon la distance à laquelle les différentes fractions se sont avancées vers le sud. On est frappé du nombre de femmes et d'enfants qui accompagnent ces caravanes. Loin de craindre la fatigue de ce pénible voyage, les femmes le considèrent comme une partie de plaisir. C'est l'événement le plus intéressant de la vie monotone du désert ; elles y font d'ailleurs quelques petits profits personnels en vendant de menus objets fabriqués par elles, et elles tiennent tellement à ce voyage, que l'on voit souvent la promesse d'en faire partie insérée dans les contrats de mariage.

en 1886.

A la même latitude que Derhamcha, dans la direction de l'est, sur la route d'Ouargla par Goléa, sont les oasis d'**Aouogerout**, 14 ksour, dont le centre est la zaouïa Sidi Amar.

**Touat.** - Au sud de Timmi, sont les ksour de **Tamentit** et enfin le Touat. Sous le nom de **Touat**, on entend les oasis dont les ksour sont groupés sur la rive gauche de la vallée de l'oued Messaoud; les populations, différentes d'origine, sont séparées par des inimitiés tenaces. Le Touat est divisé en dix commandements entre lesquels il n'y a aucune affinité politique. Les ksour sont très nombreux. Reggân (Argân) est, dans cette direction, le dernier district vers le sud. Ses habitants ont une grande réputation de courage et des aptitudes guerrières qui contrastent avec les mœurs ordinairement douces des gens du Touat. Au-delà s'étend le véritable désert, qui sépare le nord de l'Afrique du pays des noirs.

Le Touat est facile à irriguer. On y cultive l'orge, le blé, le maïs, et des légumes. La population est divisée en Chorfa et Haratin; ceux-ci sont des nègres affranchis.

**Tidikelt.** - Au sud-est, du Touat, sont les oasis du Tidikelt, qui se partagent en deux groupes, ceux des Oulad Zenan et d'Insalah.

Les **Oulad Zenan** possèdent 15 ksour qui forment le groupe occidental du Tidikelt. Les centres principaux sont Timmactan, Aoulef, Akebli, etc.; près de là fut tué M. Doulez en 1889. Les ksour du district oriental sont dans un bas-fond de sebka et de sable au nombre de quatorze.

**Insalah** en est le centre. Cette ville sainte, où se trouve la zaouïa de Sidi Hadj Mahmed, est restée jusqu'à présent fermée aux Européens. L'oasis a, dit-on, environ 50,000 palmiers.

La ville est partagée en deux sofs très hostiles. Celui des Oulad el-Moktar, serviteurs religieux des Oulad Sidi Cheik, est le plus puissant. Ils sont sédentaires et commerçants.

Leurs adversaires, les Oulad Bou Hammou, sont nomades; ils ne comptent pas plus de 60 tentes et sont affiliés à la secte des Senousiâ, qui a une zaouïa dans la ville. La famille des Badjouda est maîtresse du commerce. Celle des Bakkaï exerce une très grande influence religieuse.

Les caravanes du nord qui aboutissent au Gourara, à Timmi, à Bouda, etc., sont des convois d'approvisionnements qui apportent des grains, des laines, du beurre, etc., et emportent des dattes et des tissus.

Celles qui arrivent à Insalah sont chargées de quincaillerie, de draps, de thé, etc., qui s'expédient jusqu'au Niger, d'où elles reçoivent en échange de la poudre d'or, de l'ivoire, surtout des esclaves, « sans lesquels le commerce du Soudan n'existerait pas », et qui s'écoulent sur les marchés du Maroc ou de la Tripolitaine. Il n'arrive ordinairement de Timbouctou, chaque année, que trois ou quatre caravanes de 300 ou 400 chameaux: Il ne semble donc pas qu'il y ait, dans une contrée si peu peuplée et si rebelle à l'influence européenne, les éléments d'un commerce rémunérateur, et rien ne prouve encore que, dans cette partie de l'intérieur de l'Afrique, l'inconnu, c'est-à-dire l'au delà que l'on s'efforce toujours d'atteindre, puisse réaliser un eldorado qui semble s'éloigner à mesure

qu'on s'avance. En 1857, des délégués de cette région étaient venus à Alger et avaient cherché à s'assurer l'indépendance future en sollicitant le protectorat français dans des conditions analogues à celles dans lesquelles il s'exerçait alors sur le Mزاب. On attachait peu d'importance à cette démarche, et aucune suite n'y fut donnée.

Lors de l'expédition de Goléa, en 1873, les gens d'Insalah refusèrent de donner asile aux Chambaâ révoltés; ils envoyèrent des délégués protester de leur désir de vivre en paix avec les Français, mais à la condition que ceux-ci n'approcheraient pas de leurs oasis.

Depuis, pour se garantir contre l'éventualité d'une conquête française, le Touat et le Tidikelt ont fait hommage au sultan du Maroc; cette vassalité est d'ailleurs toute nominale, mais au XVI<sup>ème</sup> et au XVII<sup>ème</sup> siècle, l'autorité des sultans marocains était reconnue jusqu'à Timbouctou et Sokoto. C'est vers 1770 que les Touareg se rendirent maîtres des routes du Soudan et devinrent les maîtres du Sahara méridional.

---